

BULLETIN de l'ASSOCIATION FRANCO-JAPONAISE

laques, netsuke, sagemono, armures, sabres, montures de sabres, Peinture, sculptures, calligraphie, estampes, masques, textiles... tout l'art japonais

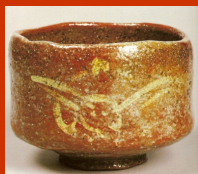
[Retour à l'Accueil](#)



La Porcelaine Japonaise Oubliée et Redécouverte, ou les Fluctuations d'un Marché par Jacques et Marie-France Barrère



Contacts :
[Informations](#)
[Abonnements](#)
[Annonces](#)



ASSOCIATION FRANCO-JAPONAISE : BP 72 - 75421 Paris Cedex 09 Tél : 01-45-44-12-55

10



Soupière en porcelaine d'Imari. Japon XVII-XVIII siècles.

LA PORCELAINES JAPONAISE OUBLIÉE ET REDÉCOUVERTE, OU LES FLUCTUATIONS D'UN MARCHÉ

par Jacques et Marie-France Barrère.

L'amateur français rencontre de grandes difficultés à se documenter sur la porcelaine japonaise, car les ouvrages actuels sont presque tous en japonais, en anglais ou en allemand. Le but de cet article est de lui donner une idée des informations disponibles et des évolutions du marché d'un point de vue historique, mais aussi d'un point de vue commercial. Nous nous sommes appuyés sur notre expérience personnelle, sur les connaissances acquises auprès des Japonais spécialisés dans ce domaine, et sur deux ouvrages principaux : « Japanese Porcelain » de Soame Jenyns aux éditions Faber (librairies d'art. Ouvrage très complet, en anglais).

« Two hundred years of Japanese porcelain », et surtout l'introduction de M. Richard S. Cleveland, du musée de Saint-Louis aux U.S.A. (il s'agit d'un catalogue d'une exposition tenue dans ce musée en 1970. Le livre est difficile à trouver).

11

LA DÉCADENCE ET L'OUBLI :

Durant les années 1900 à 1970, la porcelaine japonaise est tombée dans l'oubli. Qui n'a dit ou entendu : « J'ai horreur des japonaiseries, de l'art d'Extrême-Orient... » ? C'est une réaction logique devant la masse d'objets médiocres exportés par le Japon durant la période Meiji (1868-1912). Ce pays a su, dès cette époque, s'adapter à l'évolution du commerce, et fabriquer en très grand nombre des objets attirants faits pour plaire aux classes moyennes montantes, dont le goût n'était pas aussi formé que celui des aristocrates, peu nombreux, qui achetaient les objets d'art avant le XIX^e siècle.

Les grandes expositions universelles de Paris, et surtout celle de 1878, ont contribué à commercialiser ainsi de l'artisanat japonais de médiocre qualité. On trouve parfois des catalogues de l'époque, les derniers avec photos, proposant avec références et prix : bronzes, laques, faïences de Satzuna, tissus et petites pièces de mobilier (fig. 1).

Cette production envahit les commerces de décoration, et on en voit même comme lots de billard « japonais » sur les foires, pour les pièces les plus ordinaires. Les Imaris produits à cette époque ne



1. - Exemple de page de catalogue 1900.

sont plus que des faïences ou porcelaines très ordinaires hâtivement décorées en rouge presque orangé et bleu d'encre, l'or trop précieux ayant même disparu.

La majorité de la clientèle des classes moyennes associa l'art japonais à cette piètre, mais massive production. Beaucoup s'en détournèrent, ignorant que ces objets n'étaient que les reflets dénaturés d'une production artisanale de grande qualité.

Certains esprits plus éclairés firent à cette époque connaître les qualités de l'art japonais ; mais il s'agissait surtout d'art pictural inspirateur de l'« Art Nouveau » en Europe et, pour ce qui est des céramiques, des grès traditionnels (non exportés du Japon jusqu'en 1868 où les reproductions sont arrivées en masse), c'étaient surtout des vases et des bols créés pour l'Ikebana et la cérémonie du thé. Un très petit nombre de ces poteries est parvenu en Europe avant

1900, et peu de spécialistes français peuvent approcher les connaissances des Japonais eux-mêmes en ce qui concerne les grès de Seto, Shino ou Oribe, ni les œuvres de Ninsei ou Kenzan.

Monsieur Bing, collectionneur et grand amateur d'art japonais (vers 1900), résume ainsi la situation dans le « programme » de sa revue mensuelle d'information intitulée : « Le Japon antique » : « C'est dans la vitrine des bazars que l'objet du Japon trouve refuge sous sa forme la moins relevée ; c'est là qu'il sollicite, dans un fouillis pittoresque, les regards peu expérimentés du passant. »

Pourtant, il existe de beaux Imaris, de la porcelaine japonaise de qualité. Les années 1970-1973 ont vu des enchères record sur les animaux en porcelaine de Kakiemone, sur certaines potiches bleu rouge et or, dont les prix stabilisés n'ont guère baissé depuis.

De quand datent ces porcelaines, et quels en sont les principaux types ?

LES ORIGINES

Le Japon au XVI^e siècle était totalement isolé, ravagé par les guerres civiles, divisé et économiquement ruiné. Le siècle qui va suivre sera dominé par le régime Tokugawa : isolationnisme total vis-à-vis des étrangers, Chinois compris. L'ordre s'établit. Le calme et le progrès économique favorisent les arts. La belle porcelaine n'a pas sa place dans un pays trop pauvre. Elle trouvera la sienne dans le Japon de la période Edo (XVII^e-XVIII^e-XIX^e siècle).

En 1598 le général Hideyoshi revient sans victoire de ses campagnes coréennes. Ses Samouraïs appauvris et sans terre s'installent à Kyushu, la première grande île au Sud-Ouest du Japon. C'est une île pauvre où le mince artisanat de grès, comme celui de Karatsu et de Hizen était influencé par la technique coréenne. La découverte en 1616 de carrières de kaolin pur, dans cette province de Hizen, la main d'œuvre disponible des nouveaux arrivants, aidés de potiers coréens, le combustible fourni par les forêts de pins couvrant les montagnes, furent les facteurs idéaux de la création de nouveaux fours. Presque tous abandonnèrent le grès pour la porcelaine, puisque le kaolin de la carrière d'Izumiyama pouvait être utilisé sans qu'il soit mélangé à d'autre terre. Le résultat restait assez rustique, mais plus léger et plus fin que les grès.

LES PREMIÈRES FABRIQUES LA TECHNIQUE

Les fabriques étaient des entreprises familiales utilisant un four à bois en longueur qui montait à flanc de colline par degrés plats ; ceci pour contrôler les

différences de températures et les mouvements d'air à la cuisson (fig. 1b).

Le caractère familial des ateliers est typique. Il continue jusqu'au XX^e siècle. Il est toujours frappant à Arita, capitale de la porcelaine japonaise, de nos jours. Dans ce Japon moderne vous pouvez commander à Arita, les porcelaines de qualité à des hommes d'affaires dont l'efficacité est bien caractéristique, mais toujours à l'échelle de la famille : le chef d'entreprise héritier de l'affaire, un (seul) secrétaire, trois ou quatre vendeuses forment tout le personnel commercial, même si les ouvriers et artistes sont devenus plus nombreux pour répondre à une production moderne.

Il faut noter ici que la Chine qui avait développé la fabrication de ses porcelaines depuis le XIV^e siècle, en était déjà, au XVII^e siècle, au travail à la chaîne dans ses ateliers de Ching-Te Chen. Il s'agissait d'immenses fabriques de porcelaine de grande qualité contrôlées par l'Empereur, donc par l'État. Le potier japonais, solitaire, devait souvent compenser l'absence de mélanges de son matériau par deux cuissons : une pour la forme, et une seconde pour l'émail, ce qui entraînait les déformations des premières porcelaines japonaises.

LES TOUT PREMIERS IMARIS OU CHOKI-IMARIS : (début du XVII^e siècle).

On les appelle aussi au Japon : « porcelaines de la région d'Hizen », la petite capitale Arita n'étant guère comme à l'époque.

• Le décor bleu était tracé avec de la poudre de cobalt importée d'Amoy en Chine. Très proches des décors coréens, ils sont souvent difficiles à différencier.



Fig. 1b. - Peinture montrant un four à porcelaine.

- Le sujet peu chargé est à peine esquissé parfois : fleurette, paysage, motif géométrique ou plus précis et évocateur d'autres fois pour des lapins, ou oiseaux, daims...
- Les formes sont simples et utilitaires : coupes sans anse, assiettes rondes, jarres et bouteilles à col étroit (fig. 2 et 3).
- La pâte est blanchâtre ou légèrement céladon.
- L'émail est terne et assez grossier, sauf pour certaines petites assiettes rondes où il est plus vitrifié.



Fig. 2. - Bouteille bleu et blanc Yuki-Imari avant 1672.



Fig. 3. - Assiette Yuki-Imari avant 1672.

- La base est rougeâtre avec les traces du sable sur lequel reposaient les pièces pendant la cuisson à la manière coréenne.
- La clientèle était japonaise ou malaisienne, mais pas encore européenne. Même anciens, ce sont des objets peu recherchés pour l'instant. Un petit nombre a survécu intact mais les tessons sont nombreux dans la région d'Arita.

L'EXPANSION, L'EXPORTATION, LE MONOPOLE HOLLANDAIS :

En 1672, la découverte d'une carrière de kaolin plus fin (du chinois Kao-Ling = hautes collines) dans l'île d'Amakusa, toujours à Kyushu, permet la fabrication d'une porcelaine plus blanche et de meilleure qualité encore.

La clientèle du marché intérieur est en expansion : les Seigneurs locaux réclament des pièces plus belles et plus nombreuses.

Celle des Portugais, des Espagnols, et de la puissante Compagnie des Indes, vient s'y ajouter, car cette période coïncide avec la décadence de la dynastie chinoise des Ming, et la désorganisation de l'important commerce de porcelaine de qualité que la Compagnie des Indes hollandaises pratiquait entre la Chine et les grandes familles de nobles Européens (fig. 3bis).

L'expulsion des étrangers, des jésuites principalement, du Japon en 1639, de pair avec la persécution des chrétiens japonais, débarrassa la Compagnie des Indes hollandaises de la concurrence des Portugais et des Espagnols. Seule, elle accepta les conditions draconiennes imposées par Tokugawa : les gains faits sur l'or, l'argent et le cuivre fournis par le Japon étaient la raison de cette soumission. D'autant plus que les marchandises apportées n'étaient pas d'un intérêt vital. Les bateaux hollandais apportaient de la verrerie, quelques faïences, des longues-vues, couteaux, animaux tels les faucons d'Europe ; des soies de Macao et de Perse ; des cornes de rhinocéros, du coton du Bengale et du corail du Tonkin ; et jusqu'en 1668 des porcelaines de Chine. Une des conditions était, au départ, l'achat d'un quota de porcelaine japonaise, mais par l'intermédiaire de Japonais assermentés contrôlant (et exploitant) les fabricants comme les acheteurs, ce qui limitera toujours l'expansion de ce commerce, et maintiendra les artisans dans une situation modeste.

Les autres conditions de la présence exclusive des Hollandais sont étonnantes : on leur aménage un îlot de 185 mètres de long au milieu du port de Nagasaki ; c'est Deshima relié à la terre par un petit pont aisément gardé. Ils ne peuvent le quitter que deux fois par an : une fois pour apporter à Kyoto leurs cadeaux à l'empereur (scènes dépeintes sur certains paravents japonais), et une autre fois, pour rentrer chez eux. Le nombre, de plus, est limité à 20 personnes ; les cargaisons à une par an.

En raison des vents de mousson en Malaisie les bateaux hollandais ne pouvaient d'ailleurs rester au

Japon que deux mois précis : septembre et octobre, le trajet se faisant via Batavia et Formose.

Les premières porcelaines japonaises atteignirent donc l'Europe à travers le comptoir de Deshima. Grâce aux registres de la Compagnie des Indes, retrouvé pour la plupart à Batavia et Djakarta, on peut décrire ce marché.

Le prix d'achat était pour la petite qualité très bas : 90 pièces ordinaires pour 1 florin ; mais 6 florins pour une seule pièce de belle qualité ; et surtout les grandes pièces au-dessus de 60 cm étaient toujours plus chères. Ces prix se trouvaient très alourdis par les intermédiaires officiels.

Peu à peu l'Europe réclama des décors plus chargés à la manière des faïences en vogue en Hollande, et cela donna naissance au décor fleuri des Imaris. Des formes en bois, et des croquis accompagnaient les commandes.

Chaque année 50 à 60 000 pièces, en moyenne, seront exportées dont 20 000 environ vers l'Europe, très peu par rapport à la production chinoise pour l'Europe qui était au moins triple.

— En fait, la porcelaine japonaise, pourtant appréciée des amateurs, n'a pas réussi à s'établir un véritable marché avec l'Europe.

- Elle revenait trop cher au départ, car on ne traitait pas avec les fabricants.

- Il était long et compliqué d'obtenir des modèles aux goûts européens pour la même raison.

- Quand faiblit la concurrence chinoise avec la décadence de la dynastie Ming (1664) un court essor se produisit, vite freiné par les guerres de 1672, entre la France et l'Angleterre qui appauvrirent la clientèle européenne.

- Après ces guerres les immenses fabriques de Ching te Chen, réorganisées par l'Empereur Kang-hi (1662-1722) redevinrent des concurrents insurpassables commercialement et techniquement.

Certaines techniques japonaises de cuisson comme celles des Kakiemone et des Nabeshima égaleront celles de Ching te Chen. Mais l'originalité des décors des Nabeshima, la puissance sobre de ceux des Kutamis, l'élégance des Kakiemone rivaliseront et dépasseront la Chine par leur créativité esthétique tout à fait spécifique du Japon.

— Après 1682, le marché décline, les dernières commandes seront pour le personnel de la Compagnie et la Malaisie. Elles s'espacent, sautant deux ou trois ans.

En 1729, la Compagnie des Indes installe un comptoir fixe et libre à Canton. La Chine se met à copier les coloris et les décors Imaris, c'est l'Imari-chinois fabriqué en masse.

L'Europe elle-même commence à fabriquer de la porcelaine.

En 1795, la charte entre le Japon et la Compagnie hollandaise est annulée. Seules arriveront désormais en Europe, par la Chine, quelques pièces moins nombreuses, souvent polychromes, de grande qualité, donc de grande valeur, amenées par quelques marchands privés, mais toujours en contrebande, de



Fig. 3b. - Cabinet de porcelaine du château de Charlottenburg, Berlin.

même lorsqu'elles seront sorties par le personnel de la Compagnie lui-même.

Les productions d'Arita resteront sur le marché intérieur.

LES IMARIS : DESCRIPTION

Les bleu-blanc :

- Dès la deuxième moitié du XVII^e siècle, les fabricants japonais s'étaient mis à reproduire les porcelaines chinoises dites « Caraques » (du nom du type de bateau qui les importait) pour répondre aux commandes de la Compagnie des Indes, auxquelles Ching te Chen n'était plus en mesure de répondre. (Delft a aussi repris ces modèles en copies exactes).

- Le décor était identique par le sujet rayonnant, orné de fleurs stylisées, avec au centre un motif plus grand, mais traité avec plus de force et un coup de pinceau plus épais que celui des Chinois.

- La pâte est plus lourde, la base émaillée porte des pernettes de cuisson (fig. 4).

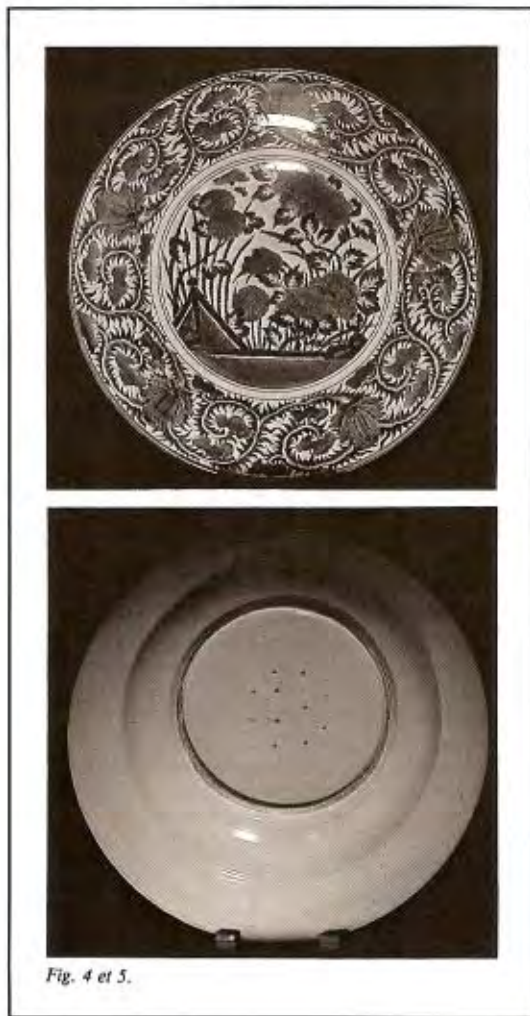


Fig. 4 et 5.

- L'émail vitrifié est plus brillant et plus épais.
- La forme est ronde, sans aucune dent.
- Les modèles très répétitifs sont des plats creux et ronds de 25 à 65 cm de diamètre (fig. 5), des potiches à pans coupés (fig. 6), souvent grandes : 50 à 70 cm, des bouteilles à pharmacie.



Fig. 6.

Notons quelques modèles rares dont sont friands les collectionneurs :

- Certains plats ou vases faits pour le personnel de la Compagnie portaient des initiales en gros caractères européens VOC (pour Vereenigde Oostindische Cie), (fig. 7).



Fig. 7.

Certaines bouteilles portent d'autres lettres européennes indiquant le contenu (O pour l'huile, par exemple). D'autres bouteilles enfin, très rares, portent des initiales sur la panse ou la base : IC, PVD, PW, JM. Elles étaient destinées aux directeurs de la Compagnie et portaient leurs initiales.

Après l'Édit de 1639 interdisant le culte du christianisme, une petite croix est parfois glissée dans un décor anodin (sur des Kakiemones aussi). Jusqu'où n'irait pas l'amateur éclairé pour posséder une telle rareté ?

- Chaque type de porcelaine japonaise bleu-blanc du début du XVII^e siècle trouvait sa clientèle. Les plus rustiques des Choki-Imaris vers le sud-est asiatique, les plus fins de ceux-ci vers la clientèle intérieure. Les modèles inspirés par les Caraques chinois, vers l'Europe.

LES IMARIS « PROPREMENT DITS »

La deuxième moitié du XVII^e siècle voit les formes se diversifier et les émaux polychromes apparaître et durer jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

• Ici l'utilisation moderne et acceptée du terme « Imari » prend un sens qu'il faut préciser :

Certaines fabriques de la région d'Arita (dont Imari n'est que le petit port d'expédition vers Nagasaki) vont utiliser des techniques de haute qualité, très particulières et reconnaissables comme Kakiemone (une famille de peintres et potiers). Nabesmima (famille ayant sa propre fabrique). Hirado (ville spécialisée dans certains bleu-blanc).

Ainsi le terme général d'Imari désignera traditionnellement les autres porcelaines de la région d'Arita, produites et commercialisées en plus grand nombre. En fait, le terme d'Arita correspond mieux à la réalité géographique, ce qui explique que ces deux noms soient souvent utilisés au hasard en Europe. Au Japon, on utilise les termes :

Choki-Imari : 1^{re} moitié du XVII^e siècle. Ko-Imari : XVII-XVIII^e siècles. Kenjo-Imari : qualité supérieure exécutée au XVII^e siècle et XVIII^e siècle uniquement pour les nobles.

• Les formes :

— Potiches et vases formant une garniture de 5 pièces (3 potiches avec 2 vases) ronds ou octogonaux, faits pour l'exportation (fig. 8).



Fig. 8.

- Grandes soupières (40 cm) (page 10).
- Grands bols à punch creux, et plus petits.
- Assiettes et plats jusqu'à 65 cm de diamètre, dont de nombreux plats de barbiers. Tous creux.

— Figurines d'animaux : chevaux, tigres, coqs (dont une paire existe encore au restaurant du « Coq hardi » à Bougival, par les Japonais d'Arita !), chiens de Fô, carpes, chiots, mais notons que les chats en porcelaine polychrome sont eux du XIX^e siècle.

— Statuettes de Japonais ou Japonaises en kimono (fig. 9) assez courantes en Europe, ou représentant un Européen sur son tonneau, d'après le modèle hollandais, et beaucoup plus rares.



Fig. 9.

- Petites boîtes ou pots couverts.
- Gobelets et soucoupes.
- Services à condiments.
- Fontaines aux trois pieds en forme de personnage, dont le robinet de métal était fabriqué en Europe.

- Bouteilles à saké à long col étroit.
- Bouteilles d'apothicaire carrées.
- Rares petits plats en forme de silhouette de jeune femme pour la fête japonaise des jeunes filles, et d'autres en forme d'arc pour la fête des garçons.
- Faits pour la Perse et l'Asie du Sud-Est, des narгуilés imitant exactement les modèles chinois, que les Européens de Deshima utilisaient aussi.

• **La pâte :**

Plus grise, et moins fine que la pâte des porcelaines de Chine, plus lourde, mais aussi plus solide. La base des Imaris, émaillée, porte souvent des pernettes de cuisson allant jusqu'à 5.

• **Les émaux :**

Les plus caractéristiques sont le bleu sous couverte, allié au rouge orangé et or par-dessus. Sur certains objets plus élaborés on trouve aussi les vert-jaune aubergine, bleu et noir.

La technique de ces émaux fut introduite au Japon, vers 1643, par les familles Kakiemone et Imaizumi, qui étaient des peintres sur porcelaine au départ. Elle sera utilisée de manière différente par la suite dans chaque fabrique.

Pour les Imaris les couleurs autres que le rouge et or étaient réservées à des pièces de grande qualité (fig. 10) et même ajourées, à décor en relief moulé, ou à fleurette comme de Saxe.



Fig. 10.

• **Le décor :**

Les plus courants sont inspirés par les motifs de brocards à la mode de cette époque : panier fleuri, chrysanthème, fleur de paulownia, dragons, shishi, phénix ou oiseau de paradis, coq, poules, hérons, poissons.

Les paysages sont plus rarement représentés, de même que les personnages : sages pêcheurs de type chinois, jeunes femmes japonaises dans des scènes de la vie courante.

Notons deux modèles intéressants. L'un, commandé d'après les cartons du Hollandais Cornelius Pronck, représente une dame s'abritant sous un parasol. Le succès de ce modèle dut être retentissant, car il a été exécuté en Imari (plats et potiches), en Kakiemone, puis en Chine en « Imari chinois ». La comparaison de ces diverses interprétations permet de mieux comprendre les différences entre ces 3 types contemporains de porcelaines (fig. 11).



Fig. 11.

L'autre modèle, plus rare (mais était-il apprécié ? il ne l'est guère de nos jours !) porte des centaures faits d'après un carton italien, et qui ont dû poser de graves problèmes d'imagination aux décorateurs sur porcelaine japonaise du XVII^e siècle.

On trouve aussi à partir de 1650 des décors de bateaux et personnages hollandais en « réserves » sur des porcelaines à fond rouge sur-décorées de motifs stylisés. Ces décors sont très fins, très soignés. Ils sont en général sur des bols ou des bouteilles.

• **Les Kenjo :** Enfin, sur un fond rouge, mais infiniment plus soignés, avec un motif en bleu sous couverte au centre, les Kenjo-Imaris étaient fabriqués exclusivement pour les nobles japonais suivant des normes très précises. Ce sont des bols de 19 cm de diamètre. Le sujet central en bleu est choisi dans

les légendes du vieux Japon (personnage sur une carpe, phénix, paysage). Le reste du bol est très finement décoré à l'or, et aux émaux verts ou jaunes sur le fond rouge (fig. 12). Ils portent à la base



Fig. 12. - Bol Kenjo-Imari XVII^e siècle.

une marque chinoise apocryphe en bleu sous couverte (chia-ching, wan-li...) Ce type de bol très apprécié des collectionneurs japonais est rarissime en Europe et très difficile à identifier car de nombreuses copies ont été faites pendant l'ère Meiji.

• **Les marques :** La base des Imari est émaillée avec des pernettes de 0 à 5, mais les marques ne sont pas la règle. Au XVII^e siècle, on trouve parfois une fleur ou un caractère chinois stylisé, mais ce sont vraiment des exceptions. Sauf sur les Kenjo qui portent de prestigieuses marques chinoises apocryphes à 4 ou 6 caractères non encadrés.

Presque tous les Imaris « marqués » de lettres en bleu-blanc sont donc tardifs (XIX^e siècle).

• **La décadence :** Cette production de qualité durera jusqu'à ce que reprenne la concurrence de Ching te Chen avec le début du règne de l'empereur Kang-Hi en Chine, au début du XVII^e siècle. Elle aura duré un siècle, délai très bref pour une création aussi originale et variée. La production restera ensuite limitée au marché intérieur jusqu'à la période Meiji. L'Europe sera alors à nouveau inondée de céramiques « Imaris » bleu rouge et or, mais

de plus en plus ordinaires. On en vient même parfois à la faïence, et à des décors floraux à peine esquissés (fig. 13). Ces objets constituent 90 % des Imaris disponibles actuellement sur le marché des antiquités.



Fig. 13. - Paire de grands vases Imari XIX^e siècle.

De nos jours, depuis 1945, Arita a repris une fabrication de grande qualité qui est amplement commercialisée au Japon (on peut comparer le marché à celui de « Limoges » en France).

Certains restaurateurs japonais de Paris en utilisent de beaux spécimens (le « Fujita » rue Saint-Roch, ou le restaurant « Issé » rue Sainte-Anne). Arita tente actuellement une percée vers l'exportation, mais il semble que les formes et les couleurs soient d'un goût totalement différent de celui des Européens (partagés entre l'attrait des grès modernes, et celui des élégantes porcelaines traditionnelles), et que l'exportation s'avère problématique pour l'instant.